

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



Saint-Sernin dans la première moitié du XIX^e siècle. Depuis 1791, l'ancienne abbaye n'est plus qu'une église paroissiale et la Ville a vendu ensuite toutes les parcelles attenantes. En 1826, pour la protéger de voisins peu prévenants, la Ville décide finalement d'isoler l'église et de créer une place ovale. Elle rachète pour cela dans les années 1830 et 40 les parcelles des anciens cimetières au sud ① et bordant le chevet à l'est ②. Les parcelles au nord attendront le début des années 1850 : l'ancien cloître ③ (déjà abattu comme ceux de la Daurade et de Saint-Étienne dans les années 1800), les restes du palais abbatial ④ de la salle du chapitre ⑤ et du réfectoire ⑥. Le collège Saint-Raymond ⑦ racheté en 1836, échappe finalement à la destruction en 1866 grâce à Viollet-le-Duc, mais pas sa chapelle ⑧ ni l'arc qui le reliait à la basilique.

Viollet-le-Duc : la bataille de Saint-Sernin

RESTAURATION, DÉRESTAURATION Le grand architecte a passé beaucoup de temps autour de la basilique. Ses choix artistiques ont été très contestés mais ce sont finalement ses choix techniques qui ont condamné son œuvre.

AU MOIS DE MESSIDOR, AN IV de la République (soit entre juin et juillet 1796), la Ville de Toulouse vendit les parcelles attenantes à l'ancienne basilique Saint-Sernin. Le collège Saint-Raymond fut vendu au citoyen Bon, le palais abbatial au citoyen Amans, le cloître au citoyen Traverse, maçon de son état. Le maçon voulait un grand jardin et c'est pourquoi le cloître, « admirable monument formé par une colonnade en marbre, dont les chapiteaux étaient sculptés avec un art infini », fut mis à bas dans la

première décennie du XIX^e siècle. Conséquence : en 1817, la paroisse se plaint au préfet qu'en détruisant le cloître, le maçon n'a pas « conservé les tuyaux en plomb qui servent à la conduite des eaux pluviales », de telle sorte que celles-ci « n'ont d'autre issue que de s'ouvrir un passage à travers les fondations de l'église dont elles corrodent et détruisent les murs ». Bientôt, on s'inquiète de devenir même de l'édifice et pour prévenir tout danger, la mairie



décide en 1826 d'isoler l'église par le rachat progressif des parcelles environnantes. On pourra ainsi créer une vaste place ovale, comme celle d'Angoulême (Wilson) tout juste terminée de l'autre côté du Capitole.

DES TRAVAUX D'URGENCE.

En attendant, les eaux pluviales ont continué leur travail : « Le 15 janvier 1836, M. Urbain Vitry, alors architecte de la Ville, s'étant aperçu que des lézardes s'étaient manifestées à deux piliers du côté nord de la nef, fit nommer par M. le Maire une Commission à l'effet d'examiner l'état d'insolidité de cette basilique et d'indiquer les moyens à prendre pour la consolider. » Des travaux d'urgence sont décidés et effectués

qui attirent l'attention de Prosper Mérimée. L'écrivain est en charge depuis deux ans de la toute jeune administration

1

des monuments historiques. Dès 1834, il a visité Toulouse et a été très frappé par Saint-Sernin. Il y remarque que les bâtisseurs du XIII^e et du XIV^e siècles ont cherché à terminer l'église dans le même style que celui conçu au XI^e siècle quand le chantier a commencé : « Je ne connais pas d'autre exemple, note-t-il alors, d'une restauration aussi bien entendue et les architectes de notre temps devraient prendre exemple sur cette scrupuleuse exactitude à éviter des contrastes de style dont l'effet est presque toujours désagréable à la vue. »

On croirait déjà entendre Viollet-le-Duc, le jeune architecte restaurateur dont il va faire son champion à partir des années 1840 et dont l'un des principes sera :

« Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné. » Pour l'instant, Mérimée s'appuie sur Alexandre Du Mège, le puits d'érudition locale qui connaît tout ce qu'on peut savoir alors de l'histoire de la ville et peste depuis des années contre le « vandalisme » et les destructions. Avec sa faconde, sa passion, son goût pour les légendes et les reconstitutions hasardeuses, Du Mège séduit Mérimée qui en fait le correspondant de son administration à Toulouse. Mais les relations entre les deux hommes vont assez vite se tendre et c'est le projet de restauration de Saint-Sernin qui en sera la cause. ▶

Ci-dessus, de gauche à droite, Du Mège, Mérimée Esquié et Viollet-le-Duc, le 20 août 1845 devant Saint-Sernin.

Viollet-le-Duc vient d'être choisi, sur avis de Mérimée, pour restaurer le monument mais doit d'abord l'étudier et estimer le coût du projet.

Esquié (alors architecte adjoint de la Ville) va l'aider dans ses relevés. Dumège, qui est encore en bons termes avec Mérimée et l'administration centrale, est sans doute quelque peu vexé que l'on ait fait si peu cas de son propre plan de restauration deux ans plus tôt.

Tous deux parlent avec l'abbé Berdoulat, vicaire de Saint-Sernin, peut-être des « autels qui ressemblent à des cheminées à colonnes » projetés par la fabrique de la paroisse dont les interventions sur

l'église sont alors très critiquées par Mérimée comme Du Mège.



Ci-contre, le chevet de l'église avant (à gauche) et après (à droite). Les « carapaces de pierre » ❶ qui ont remplacé les modestes toitures en tuiles sont une idée des érudits locaux, reprise ensuite par Viollet-le-Duc qui les a cependant trop alourdis par souci de solidité.

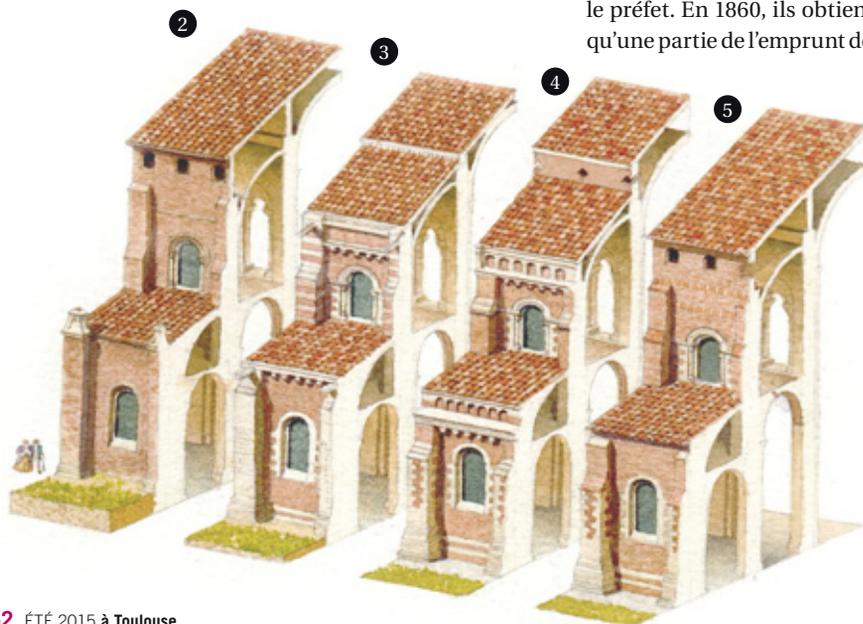
Ci-dessous, l'état antérieur des murs extérieurs de la nef ❷ avec leurs mirandes. Puis le projet initial de Viollet-le-Duc ❸ qui cherche à reconstituer un état idéal de la toiture correspondant aux séparations intérieures entre nef centrale et nefs latérales. Ensuite le projet effectivement réalisé dans les années 1860 ❹ avec création d'une corniche ornée inspirée du chevet. Finalement, l'état aujourd'hui ❺ depuis la « dérestauration » des années 1970 et 1980 (avec marquage malgré tout du bas des anciennes corniches de Viollet-le-Duc).

► Malgré les offres de service de Du Mège qui se propose pour diriger bénévolement le chantier, Mérimée, « persuadé qu'un monument aussi remarquable que Saint-Sernin ne peut et ne doit être confié qu'à un artiste habile et expérimenté », obtient en 1845 que le jeune Viollet-le-Duc soit officiellement chargé de la mission. Les deux hommes visitent Toulouse le même été et s'entendent sur les principes du futur chantier qui seront suivis à la lettre : « S'attacher d'abord aux absides qui font la plus belle partie du monument, les restituer complètement à l'intérieur et à l'extérieur puis, avec du temps et de l'argent, restaurer le reste. Le plus important est de changer le système de toiture très laid en soi et très fâcheux pour les voûtes. »

UN GRAND CHANTIER. En 1847, le projet de Viollet-le-Duc est approuvé mais tout est brusquement remis à plus tard à cause de la mort du maire (qui avait promis la moitié du financement) et des soucis économiques puis politiques en France (crise puis révolution de 1848). Du Mège profite de ce retard pour prouver qu'il sait restaurer en prenant prétexte de la translation de reliques de Saint Thomas d'Aquin dans la crypte en 1852 :

il la répare et le refait à sa façon... sans du tout consulter Mérimée ni Viollet-le-Duc. Quand l'écrivain l'apprend en 1854, il est furieux et fait aussitôt destituer Du Mège de son poste de correspondant. La société intellectuelle toulousaine se divise alors en deux camps assez inégaux : d'un côté ceux qui contestent le style et la manière de Viollet-le-Duc (nombreux dans les paroisses et les sociétés savantes). De l'autre quelques architectes qui apprécient ses travaux et ont de bonnes relations avec lui comme Esquié, désormais architecte départemental et diocésain. Esquié devient le principal relais de Viollet-le-Duc sur place et manœuvre à la mairie, aidé par le préfet. En 1860, ils obtiennent qu'une partie de l'emprunt décidé

par la Ville soit affectée au financement de la restauration. L'État est de nouveau en fonds et promet sa part... Le 22 octobre, le grand chantier peut commencer. D'abord l'abside, comme prévu puis, rapidement, le clocher qui est l'élément faible de la structure. Mais en 1863, une grève des ouvriers, en position de force grâce à la pénurie de main d'œuvre causée par les chantiers de chemin de fer, ralentit la progression et fait encore plus dérailler les devis. À la mi-1864 débute le périlleux chantier de la couverture de la nef avec dépose des hauts murs à mirandes (ouvertures dans les combles) et création d'un nouveau toit à ressaut. En 1869, tout l'argent budgété est déjà dépensé mais seul le côté sud-est fait, le côté nord est à découvert. La Ville puis l'État acceptent de remettre au pot mais la guerre éclate avec la Prusse et les travaux ne peuvent reprendre qu'en 1872 : nord de la nef, portes, intérieur... l'essentiel est fait quand Viollet-le-Duc (qui est alors très affairé à Toulouse avec aussi le Capitole et les Augustins) meurt en 1879.





de nombreuses campagnes de travaux à partir de 1969. La « désertation » rend à la basilique son aspect d'avant 1860 : la bataille de Saint-Sernin est terminée. ●

À lire : « L'œuvre toulousaine de Viollet-le-Duc », Pierre Monjoin, Mémoires de la SAMF, tome 25, 1957 ; « Saint-Sernin de Toulouse », Marcel Durliat, Éché, 1986, « Saint-Sernin de Toulouse - De Saturnin au chef-d'œuvre de l'art roman », Quitterie Cazes et Daniel Cazes, photographies de Michel Escourbiac, Odyssée, 2008. Merci à Quitterie Cazes pour son aide

La durée beaucoup plus longue que prévue des travaux au-dessus de la nef au cours des années 1860 a fait comprendre très vite à Viollet-le-Duc qu'il n'aurait pas le temps d'arriver à la façade. Il avait prévu à l'origine de la « terminer » en dressant deux tours séparées par une grande rosace en style roman tardif ⑥.

permettra la victoire finale de ses adversaires. « Dans les restaurations, écrit-il dans son Dictionnaire raisonné, il est une condition dominante qu'il faut toujours

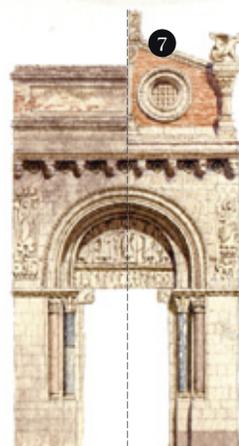
Malgré de grands services rendus (sauvetage des Jacobins et du collège Saint-Raymond), on ne peut pas dire que l'architecte fut très regretté par ici. Les années 1870 ont vu ses adversaires se multiplier et pointer impitoyablement ses choix les plus contestables. La transformation en beffroi du donjon du Capitole et la restauration de Saint-Sernin concentrent les critiques. En 1874, l'abbé Carrière, président de la Société d'archéologie du Midi de la France (SAMF), fait un inventaire particulièrement sévère des « erreurs » de l'architecte à Saint-Sernin : ajout d'un « étage aveugle, lourd et disparate », « écrasantes voûtes formées d'énormes pierres de taille » au chevet, « lourd et inexplicable acrotère (parapet) qui couronne, dans leur pourtour extérieur, tous les murs de l'édifice », « petits lanternons disgracieux » et autres « innovations fantaisistes aussi désastreuses pour le monument que fâcheuses pour celui qui les a conçues... »

Mais c'est paradoxalement par son désir de rendre Saint-Sernin durable que Viollet-le-Duc

avait présente à l'esprit. C'est de ne substituer à toute partie enlevée que des matériaux meilleurs et des moyens plus énergiques et plus parfaits. » Viollet-le-Duc a donc choisi une pierre qu'il pensait plus résistante (le grès de Carcassonne), mis des couvre-joints bien épais à ses très contestées dalles couvrantes du chevet, rajouté un lourd système d'évacuation des eaux. Trois choix qui vont se révéler désastreux techniquement et forcer à

© Studio Différemment 2015 :
Illustrations : Philippe Biard
Texte : Jean de Saint Blanquat

STUDIO DIFFÉREMMENT



Les nivellements municipaux avaient fortement abaissé le sol et surélevé de près d'1 m50 la porte Miégevillie face à la rue du Taur. Viollet-le-Duc tenta de masquer ces désordres mais fut très critiqué pour son fronton triangulaire ⑦.

À droite du dessin la porte après son intervention.